

Jeffrey, Denis, Jocelyn Lachance, David Le Breton, Meryem Sellami et Jihed Haj Salem, *Jeunes et djihadisme. Les conversions interdites*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2016, 206 p.

*Recenseuse : Maria Mourani
Université d'Ottawa*

Ce livre est un collectif de plusieurs chercheurs issus du milieu de la sociologie et de l'anthropologie. Il se subdivise en quatre chapitres. Dans le premier chapitre intitulé *La radicalisation des jeunes djihadistes*, Denis Jeffrey, aborde, pêle-mêle, superficiellement, différentes thématiques – le terrorisme, le salafisme, les croisades, la laïcité, l'intégration des minorités religieuses, etc. – gravitant autour du djihad avec l'objectif louable de tenter de comprendre ces jeunes qui vont rejoindre Daech. À partir d'un état partiel des écrits, essentiellement francophones, l'auteur va d'une série d'affirmations inférant une image monolithique du djihadiste, en l'occurrence, celle de jeunes adhérant « ... volontairement... à une narration identitaire unique [celle de Daech] » (p. 62) et affublés « ... [d'une] puissante addiction à la violence » (p. 27).

Dans le second chapitre, David Le Breton brosse le tableau d'une jeunesse, majoritairement masculine, en quête identitaire et qui, par *Le djihadisme comme rite de virilité*, se redéfinit à une masculinité toute-puissante. En adhérant à un islam radical – promulguant une vision manichéenne du monde où les ambiguïtés et les doutes n'ont plus cours –, ces jeunes trouvent ainsi une réponse à leur sentiment d'insignifiance et d'infériorité. Ils se bâtissent un nouveau soi en devenant membres d'une « élite » œuvrant pour la gloire de Dieu. Confrontés à l'individualisation de nos sociétés contemporaines, les djihadistes recherchent, comme tout individu, une forme de reconnaissance qui les inscrira à la postérité et donnera un sens à leurs existences. Aux dires de l'auteur, ceux-ci présentent donc certaines ressemblances avec les assassins des tueries scolaires, notamment, par leur manque d'empathie envers les victimes, leur haine de la société dans laquelle ils vivent et leur désir d'immortalité par la mort. « Tuer [ou/et mourir en martyr devient alors]... une manière d'exister de manière grandiose et d'entrer enfin par effraction dans la reconnaissance sociale » (p. 77). Les actes de cruauté (torture, meurtre, viol, etc.), le martyre, la déshumanisation de l'autre et la mort visent alors à inscrire le djihadiste à la postérité (ou à faire peur) et instituer sa virilité.

Dans le troisième chapitre de cet ouvrage, intitulé *Conversion djihadiste des jeunes en Tunisie post-révolutionnaire : altérité, corporalité et spatialité*, Meryem Sellami et Jihed Haj Salem analysent les mécanismes de la radicalisation et de son ancrage dans le corps des acteurs par les pratiques et les rituels de jeunes djihadistes Tunisiens. À partir d'une enquête ethnographique réalisée de mai 2013 à décembre 2014, dans des quartiers marginalisés de Tunisie, les auteurs décrivent la constitution progressive du *sur-musulman* – une identité prenant ancrage « ... d'abord dans le corps à travers de nouveaux codes affichés par les jeunes djihadistes dans des espaces d'activisme... » (p. 130) – un processus d'affirmation de soi qui s'inscrit paradoxalement par une négation de l'autre et une disparition du soi. Les auteurs relèvent de nouvelles pratiques quotidiennes chez ces jeunes, notamment dans le

mode vestimentaire, la visagité (concept emprunté à Deleuze et Guattari pour qui le visage est une carte, l'expression de la subjectivité), l'odeur, la gestualité, l'empreinte d'un pseudonyme, la temporalité, la ponctuation du langage et l'habilitation physique. Les espaces de conversion djihadiste sont autant de réseaux de prosélytisme (les tentes, les rencontres, les tournées, les sessions scientifiques, l'apprentissage du Coran, l'isolement) que d'endoctrinement idéologique. La radicalisation djihadiste revient alors à un processus de conversion où l'acteur expérimente des transformations qui le structurent et dont les pratiques engendrent des actes au moyen d'un ensemble de techniques, dont celles du corps.

Le terrorisme en images. Les adolescents sont-ils des victimes ? est le dernier chapitre du livre. Jocelyn Lachance porte son regard sur le rôle des images des attentats sur le déploiement des effets du terrorisme dans nos sociétés contemporaines à l'ère de « la tyrannie de la visibilité... et l'utopie du "tout voir" » (p. 164). Un terrorisme contemporain qui, à coup de vidéos amateurs, d'Internet et des iPhones, laisse des traces visuelles, enlevant ainsi aux journalistes le monopole de la production des images, et cultive le mystère par la production d'histoires délibérément chaotiques. Cette effervescence des images contamine l'imaginaire collectif et accentue l'incompréhension face aux événements. Face à un monde incertain, le lecteur d'images, particulièrement l'adolescent à la posture sérendipique, est en quête de parole et de sens. Les recruteurs djihadistes ont, d'ailleurs, cette grande capacité à sortir les jeunes de la temporalité de l'image à celle du texte qui présente une version réenchantée du monde et provoque chez eux des émotions déstabilisantes. Le terrorisme contemporain se délecte des fragilités du lecteur d'images et de la perte de confiance en les institutions. Entre censure et éducation à l'image, il devient alors important que « la posture du lecteur d'images de demain... [soit]... pensée, construite, enseignée, dès le plus jeune âge » (p. 198).

Jeunes et djihadisme. Les conversions interdites est un ouvrage, dont la trame de fond explicative – de l'engagement des jeunes Occidentaux, particulièrement, dans le groupe djihadiste, Daech – semble s'inscrire dans l'identité. Si cette réflexion identitaire du phénomène peut amener une contribution intéressante, elle manque, toutefois, de nuance dans certains chapitres, contribuant ainsi à une perception rigide du djihadiste, voire de son identité.

Paz Obregón Iturra, Jimena et Jorge Muñoz R. (eds.), *Le 11 septembre chilien. Le coup d'État à l'épreuve du temps 1973-2013*, Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2016, 346 pages.

*Recenseuse: Joannie Jean
Université d'Ottawa*

Le 11 septembre 2013 a marqué le quarantième anniversaire du coup d'État au Chili. Malgré le temps qui passe, cet événement continue de marquer la société chilienne. D'ailleurs, la constatation coup de gueule de l'ouvrage réside dans la dénonciation d'une transition qui n'en finit plus de finir et d'un dictateur « qui n'en finit plus de mourir » (p. 17). Ce point de vue

apparaît être le fil conducteur du collectif. En effet, en faisant alterner articles scientifiques et entretiens de particuliers, les éditeurs mettent en lumière une perspective critique certes du passé chilien, mais aussi de ses ramifications dans le présent.

Né à la suite d'une conférence en sol français, le collectif offre une perspective pluridisciplinaire en se concentrant sur les trois axes suivants : justice et impunité, l'art comme médium, et la politique et les mouvements sociaux. Aux fins de concision, nous nous concentrerons ici sur deux sujets : d'abord la question de la justice et de l'impunité abordée par deux auteurs, puis l'utilisation des entretiens au sein de l'ouvrage.

Charlotte Girard et Zunilda Cardajal Del Mar examinent toutes deux la manière dont à la fois les gouvernements de la *Concertación* et les tribunaux ont contribué à une stratégie ayant pour but la réconciliation passant par une politique du consensus. Tel que le soulignent les deux auteurs, au lendemain de la dictature, la *Concertación* a privilégié les actes symboliques comme la construction de mémorial ou l'institution de commission de vérité et de réconciliation, tout en pratiquant en arrière-plan une stratégie où l'on nommait certes les victimes, mais pas les tortionnaires. Et si nommés peu en arrivaient à purger une peine.

Malgré de récentes condamnations,¹ nous pouvons observer deux nouvelles formes d'impunité (biologique et carcérale) qui sont au cœur de l'entretien réalisé avec Alejandro Solís Muñoz, juge commissionné aux violations de droits humains. C'est bien là où réside une des plus grandes forces du collectif. En effet, faisant suivre à ces deux articles, nous obtenons la perspective d'un acteur (Solís Muñoz) ayant été au cœur des débats judiciaires. Au cours de cette entrevue, il évoque justement deux questions qui sont au centre des revendications des mobilisations de la mémoire. Dans un premier temps, celle de l'impunité biologique, c'est-à-dire que le système judiciaire tarde à donner des condamnations ayant l'effet qu'à la fois victimes et tortionnaires tombent les uns après les autres ou les seconds sont dans un état physique et mental ne permettant pas leur emprisonnement. Dans un deuxième temps, si condamnation il y a, les coupables sont envoyés dans des prisons spéciales réservées à des criminels ayant perpétré des violations de droits humains depuis 1995. Si certes, il s'agit d'une victoire et qu'il y ait condamnation effective, elle s'avère être douce-amère pour les familles de victimes et les organisations puisque *Punta Peuco* est qualifié de prison à dix étoiles. Tel que le souligne Solís Muñoz et comme nous pouvons l'observer dans les journaux nationaux, la prison de *Punta Peuco* est fortement critiquée, car les prisonniers y ont des quartiers privés, des courts de tennis, des terrasses, des barbecues et les visiteurs y sont admis tous les jours (La Nación 2016).

En somme, ces auteurs démontrent sans équivoque que la justice est loin d'être complète au Chili et qu'à moins de changements structurels majeurs dans les prochaines années, l'impunité biologique continuera lentement son œuvre.

L'année 2013 a été pour les Chiliens et les auteurs de ce livre synonyme d'une forte résurgence des thèmes de la dictature, de la mémoire et des violations de droits humains alors qu'un pan de la population acceptait finalement ce passé ou l'affrontait. La seconde partie met bien en lumière cet effet alors que les médiums télévisés et les musées ont contribué à ramener dans l'espace public cette mémoire. Si cette section de l'ouvrage s'avère intéressante et en ligne directe avec les

travaux actuels portant sur la mémorialisation, la justice et l'art au Chili (Collins, Hite and Joignant 2013; Hite, 2012; Jelin 2003), les chapitres s'avèrent cependant brefs. Un resserrement du nombre d'articles aurait valorisé un développement plus long des idées survolées dans ces chapitres.

Pour terminer, le « Le 11 septembre chilien » par son approche originale de l'alternance entre articles scientifiques et entretiens, constitue une formule pluridisciplinaire signifiante au lendemain du quarantième anniversaire du coup d'État. L'utilisation d'acteurs ayant participé à l'Histoire est un sérieux atout dans la compréhension des différents tenants et aboutissements de l'époque sur le présent.

Notes

- 1 Del Mar démontre qu'un changement à la Cour Suprême a entraîné des changements de juges donnant lieu à une augmentation des condamnations.

Références

- Collins, Cath, Katherine Hite, and Alfredo Joignant. (dir.). 2013. *The Politics of Memory in Chile: from Pinochet to Bachelet*. Boulder, First Forum Press.
- Hite, Katherine. 2012. *Politics and the Art of Commemoration. Memorials to struggle in Latin America and Spain*. London, New York, Routledge.
- Jelin, Elizabeth. 2003. *State Repression and The Labors of Memory*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- La Nación, (page consultée le 30 juin 2016). *Organizaciones de DDHH piden a Bachelet rechazar libertad de reos de Punta Peuco*, <http://www.lanacion.cl/noticias/pais/nacional/organizaciones-de-ddhh-piden-a-bachelet-rechazar-libertad-de-reos-de/2016-06-30/202518.html>

Neuman, Michaël et Fabrice Weissman (sous la direction de), *Secourir sans périr. La sécurité humanitaire à l'ère de la gestion des risques*, Paris, CNRS Editions, 2016, 262 pages.

*Recenseur : Philippe Blackburn
Université de Montréal*

La sécurité des équipes de secours est au cœur de la pratique humanitaire depuis ses origines. Cet enjeu a pris une inflexion technocratique et gestionnaire importante depuis une vingtaine d'années, avec la création de départements de sûreté et sécurité dédiés à la prévention et à la gestion des risques. L'impact sur la pratique humanitaire et sur les populations secourues de ces nouvelles pratiques de gestion des risques soulève d'importantes questions, que l'ouvrage *Secourir sans périr* cherche à creuser de la manière la plus ouverte possible.

Écrit sous la direction de Fabrice Weissman et de Michaël Neuman, respectivement coordinateur et directeur d'études au Centre de Réflexion sur l'Action et les Savoirs Humanitaires (CRASH) de MSF, *Secourir sans périr* est un ouvrage collectif de Médecins Sans Frontières qui s'appuie sur la collaboration de sept membres de MSF et la participation de deux universitaires externes au mouvement, pour nous fournir un